

1

Lorsque le garçon ouvre les yeux, c'est l'odeur qui le frappe : mélange d'eau croupie, de rouille et de murs rongés par l'humidité. Il frissonne, la joue collée sur la pierre glacée. En haut, sur sa droite, un néon chétif tente de percer l'obscurité et teinte l'endroit d'un vert sordide.

Il se redresse et réalise qu'il était couché sur des marches.

Décor familial, pense-t-il.

Un escalier de métro.

C'est ça, l'odeur.

— Hé... ? appelle-t-il du bout des lèvres.

La voix est fluette, insouciante.

C'est à cet instant-là que la douleur éclate. Logée à l'intérieur des jambes, forçant contre les os. Il remonte son pantalon noir mais ne constate aucune blessure. Il se frotte les tibias puis, lorsque le tiraillement s'est émoussé, se relève.

Il possède un visage rond de poupon à la grâce féminine. Des yeux de chaton, bleu pastel, des cheveux blonds, bien coupés, qui prennent une teinte olivâtre sous l'éclat agressif. Il porte un manteau gris trop large pour lui avec des boutons en bois et une paire de chaussures à lacets. Une écharpe en laine blanche enserre son

cou. Lorsqu'il plonge la main dans ses poches, il ne déniché qu'une barrette émaillée de fausses perles appartenant à sa sœur.

— Y a quelqu'un... ? demande-t-il plus fort en descendant les marches avec prudence.

Mais seul l'écho de sa voix lui répond.

Il débouche sur un quai et scrute les murs à la recherche du nom de la station, en vain – ce nom aurait-il été effacé ?

Déboussolé, il continue à avancer en examinant le décor.

Il s'appelle Alexis, a 11 ans, mais il est petit et naïf pour son âge. Il erre sur le quai entre deux « Eh oh ? » fébriles, les doigts repliés dans les manches de son manteau. Du bout du pied, il balaie les débris qui souillent le sol : gravillons, terre humide et vieux papiers collés à la poussière. Lorsqu'il s'accroupit pour tenter de déchiffrer quelques lignes sur un morceau de journal, toute la station se met à trembler. Il se fige, les yeux écarquillés, aussi purs qu'une pierre de lune. Sa respiration s'accélère. Il plaque sa paume sur la terre, à l'écoute des vibrations, puis se relève.

— RÉPONDEZ-MOI ! gueule-t-il cette fois avec ardeur. SI Y A QUELQU'UN, RÉPONDEZ-MOI...

Il se rapproche des rails et les fixe un long moment avant de prendre conscience qu'aucun remous ne l'avertit d'un métro à l'approche. Une feuille morte gigote sous les mouvements saccadés d'un gros cafard. Une toile d'araignée flotte, retenue au métal par quelques filaments à l'image d'un napperon usé.

Rien de beau ni d'humain ne peut survivre ici.

Tout n'est que décrépitude, désolation, attente infinie.

Convaincu qu'aucune rame ne circulera, Alexis descend sur la voie et contemple les alentours.

Il hésite quelques secondes – *droite ou gauche ?* – avant de se diriger vers la gauche. Les graviers croustillent comme des biscuits sous ses semelles. Il marche collé à la paroi pour ne pas risquer d'effleurer les rails, le bout de ses doigts glissant sur le mur.

Chacun de ses pas agresse ce sanctuaire sépulcral et résonne dans sa chair.

— Parlez-moi... supplie-t-il.

Son appel lui revient, immense, insupportable.

Les ténèbres pèsent sur sa minuscule silhouette, lui resserrent la poitrine et se transforment en mille diables prêts à fondre sur lui.

— À l'aide... chuchote-t-il d'une voix étranglée.

Soudain, à la faveur d'un panneau lumineux indiquant la proximité d'un téléphone d'urgence, il remarque que son chemin se divise en deux. Une nouvelle série de rails s'élance sur sa gauche, guidée vers une lueur lointaine.

Alexis plisse les yeux, happe une ombre mouvante.

— Y a quelqu'un... ? reprend-il, tremblant.

Il perçoit un cri de stupeur puis le silence l'emprisonne à nouveau.

— Je vous vois... ajoute-t-il en se dirigeant vers la gauche. S'il vous plaît, je suis pas méchant, je suis perdu et je cherche de l'aide...

À mesure qu'il avance, l'ombre oscille, s'agite puis commence à reculer.

— Attendez ! lance Alexis en accélérant le pas. Partez pas, j'ai besoin...

Il se met à trotter puis ralentit lorsqu'elle lui fait face de toute sa terreur.

La fille.

Peau hâlée, cheveux noirs.

Elle esquisse un nouveau pas en arrière lorsqu'il se rapproche.

— Avance pas, ordonne-t-elle en dressant la main.

Derrière elle, un quai désert, étouffant de vide. Le gamin s'arrête, dérouté.

— Mais je vous entends pas...

L'éclat lumineux qui l'a guidé jusqu'ici émane d'un couple de néons verdâtres, rendus poudreux par la poussière.

— Qui t'es ? demande la fille, un ton plus haut, en serrant les bras autour de sa poitrine.

— Alexis Orlinski, déclare-t-il, scolaire.

Elle l'observe en fronçant les sourcils sans se présenter en retour.

— On est où ? marmonne-t-elle enfin. C'est quoi ce délire ?

Alexis se rapproche à nouveau, crispant l'inconnue.

— Je suis sourd, explique-t-il en levant une main vers son oreille. J'ai des appareils.

Elle reste interdite une seconde puis articule quelque chose qui ressemble à : « Oh, OK. » Un malaise diffus picote le ventre d'Alexis sans qu'il en comprenne la raison. Puis il finit par réaliser que ce sont les vêtements qu'elle porte.

— Pourquoi vous êtes en pyjama ?

— Je sais pas, c'est celui que je mets pour dormir.

— Vous avez même pas de chaussures...

Elle hoche la tête en observant ses chaussettes sales, ajoute qu'il peut la tutoyer. Alexis tente encore deux pas vers elle et lui demande son nom.

— Nadia.

Bruns, ses yeux, comme des dattes séchées. Les cernes les plus sombres qu'il ait jamais vus.

— Pourquoi t'as les cheveux mouillés ?

— Je sais pas, répète-t-elle en les touchant de façon instinctive. Quand je me les lave, je les tresse après... trop bizarre que je l'aie pas fait.

— J'ai croisé un panneau « téléphone d'urgence », enchaîne le petit, gorgé d'espoir. Il indiquait par là...

Nadia secoue la tête ; elle n'a aperçu aucun téléphone dans les parages.

— Ça fait longtemps que tu marches sur les rails, comme ça ? demande-t-elle alors, éberluée.

— Un peu...

— Et t'es au courant qu'on peut se faire écrabouiller ? Électrocuter ? Alexis bredouille une suite de mots inaudibles, intimidé.

Elle est grande, cette fille, et musclée. Elle a quelque chose de violent dans le regard, quelque chose de doux dans la bouche. Une chaîne très fine enlace son cou, ornée d'une bague dorée. Agrémenté de petites fleurs roses et blanches, le pyjama qu'elle porte rappelle au garçon les cerisiers en fleur du Japon.

— Je me suis réveillé là-bas, dans un escalier, confie Alexis en pointant son pouce derrière lui. Je sais pas combien de temps j'ai dormi...

Nadia, elle, a repris conscience sur ce quai abandonné, repliée en chien de fusil et assaillie par une migraine infernale.

— Je comprends pas comment j'ai atterri ici, souffle-t-elle, terrifiée, en jetant un œil autour d'elle. Je me souviens de presque rien, comme si on m'avait vidé le cerveau.

— Pareil...

Ils se dévisagent, impuissants, amorçant des phrases qui n'ont pas d'issue. Puis Nadia lance :

— Par contre, arrête de regarder ma bouche, ça va vite m'énerver.

Le gamin se balance sur ses jambes, s'excuse, bafouille qu'il lit sur les lèvres.

Le visage de l'adolescente se trouble.

— Donc t'entends rien si je te tourne le dos ?

— Si tu parles assez fort, j'entends, mais ça m'aide de lire sur les lèvres.

Après quelques secondes de torpeur, Nadia tire sur ses manches pour se réchauffer les mains.

— Bon sang, c'est un cauchemar, ça peut pas être réel...

Des mots qu'Alexis contredit aussitôt d'un filet de voix :

— J'en fais souvent, des cauchemars, toutes les nuits même, et c'est pas comme ça... c'est plus flou et plus mou...

Nadia écarte les bras.

— Alors quoi ? Qu'est-ce qu'on fout ici ?

Elle esquisse quelques pas décousus.

— En plus y a même pas de métro où je vis, y a qu'un tramway.

Lorsque Alexis lui demande d'où elle vient, elle répond « Bordeaux » puis fait demi-tour et parcourt les deux derniers mètres qui la séparent du quai. Le petit la suit, l'esprit en effervescence. Lui n'a pas été surpris par le cadre puisqu'il vit à Paris et qu'il y est né, mais cet endroit ne ressemble pas aux stations de métro qu'il connaît. Où est la foule de Châtelet, République, Nation ? Et puis quelle heure est-il ? Pourquoi rôdent-ils tout seuls ici dans ce dédale hostile ?

Serrant son collier, Nadia observe le gamin avec davantage d'attention.

— On se connaît ? lui demande-t-elle.

Alexis amorce une moue ambiguë.

— Je sais pas, dit-il. Non...

— T'es sûr que tu m'as jamais vue ? poursuit-elle en esquisant plusieurs pas vers lui.

Non, malheureusement, le gosse n'en est pas certain. Il ouvre la bouche mais la referme sans avoir parlé et tripote l'un des gros boutons de son manteau.

— Je suis en pyjama, t'es habillé, récapitule Nadia en levant les doigts, un par un. Ça veut dire que moi j'étais en train de dormir ou j'allais me coucher ; pas toi. D'après le peu de souvenirs qui nous restent, on se connaît pas, on n'est jamais venus ici et on sait même pas où c'est.

Elle lève vers la voûte des yeux saccagés par l'angoisse et conclut :

— Alors ? On panique quand ?

Le garçon en reste étourdi, les jambes faibles et le cœur dément. Puis il se mord l'intérieur de la joue et propose :

— On continue à chercher de l'aide ?

— Pour l'instant, laisse-moi paniquer, OK ?

Nadia n'est plus qu'un bloc de sidération. *Pourquoi moi ?* rumine-t-elle. *Pourquoi ça m'arrive à moi ?*

Alexis comble l'espace qui les éloignait encore et confie :

— Moi j'ai cherché de l'aide et je t'ai trouvée.

Un sourire fugace palpite sur les lèvres de l'adolescente.

La peur qui l'encombrait se rappelle alors qu'ils sont deux.

Pour réfléchir et se soutenir.

Doucement le cerveau se ravive, les tambours du cœur ralentissent.

Le courage se redresse.

— Par contre, moi je me promène pas sur les rails comme t'as fait, prévient-elle en pointant du menton les ténèbres d'où a jailli Alexis.

Elle se tourne alors vers les marches qui mènent au quai et tous deux grimpent, quelques fibres d'espoir collées au corps, nichées au creux du cœur. Les chaussures d'Alexis recouvrent les pas de Nadia comme s'il était le seul rescapé d'une catastrophe inconnue.

Ils marchent au hasard des couloirs dans une ambiance de fin du monde.

Au fil de leur errance, ils croisent une échelle crasseuse qui ne conduit qu'au plafond, des gants et des lunettes de protection souillés, des détritrus tellement décomposés qu'ils les contournent sans savoir de quoi il s'agit. Puis ils grimpent une longue série d'escaliers ; la rampe colle sous leurs doigts.

— Oh, putain ! gueule Nadia en bondissant loin d'un graffiti figurant un rat.

Elle semble en vie, la bête, énorme, prête à s'échapper de son mur.

— Faut être sadique pour peindre un truc pareil...

Alexis étudie l'animal de brèves secondes, le nez froncé, puis se remet à marcher. La douleur qui lardait ses jambes se déplace, comme si ses os *respiraient*. Au-dessus d'eux, un réseau de tuyaux et de câbles électriques sillonne la pierre. L'humidité s'insinue dans les manches, s'enroule autour des cous et se faufile sous les vêtements. Ça sent toujours les égouts et les champignons moisissés. Lorsque Nadia lâche un éternuement, puis un deuxième, Alexis ôte son manteau et le lui tend.

— C'est gentil, marmonne-t-elle, embarrassée, mais je vais pas rentrer dedans.

— Tu peux le garder sur tes épaules, si tu veux... maman fait souvent ça avec ses gilets.

— Mais toi ? s'inquiète Nadia.

— Moi ça va, j'ai pas froid.

Elle hésite quelques secondes puis jette le vêtement sur son dos, une main resserrée sur les boutons de bois. De son côté, Alexis dévoile un pull rouge vif sur une chemise blanche qui dépasse en deux triangles nets au niveau du col.

— Dis donc, t'es bien habillé, s'étonne-t-elle.

— C'est ma tenue d'internat, explique-t-il d'un ton plus grave.

Il ajoute qu'il étudie en collège privé, classe de sixième.

— Sans blague ? fait-elle, médusée. Je t'imaginai en CM1.

Nadia, elle, est en terminale.

— J'ai 17 ans, lui précise-t-elle ensuite. Bientôt 18.

Puis elle stoppe si brusquement qu'Alexis percute son dos.

Il y a un autre garçon ici. Assis sur les marches d'un escalier. Regardant devant lui d'un œil vide, il malaxe son poignet gauche.

— Merde, souffle Nadia, stupéfaite.

Le nouveau redresse la tête avec une extrême lenteur. Ses cheveux sont coupés court, châtain clair, son cou est long et fin. Il est pieds nus et porte un jean foncé sous un gros pull à torsades blanches.

— Bonjour... chuchote Alexis.

L'adolescent réagit à peine, occupé à se masser les paupières.

— Comment tu t'appelles ? enchaîne le petit blond.

— Théodore.

D'une douceur extraordinaire, sa voix. Un carré de satin.

Durant trois secondes, Nadia entend « Théo dort » puis les lettres se réassemblent et le prénom prend sens.

— Toi aussi tu t'es réveillé ici avec la mémoire qui fout le camp ? lui demande-t-elle.

Théodore acquiesce avec léthargie. Bleu marine, ses yeux, sous le néon qui chevrote. Il appuie son front sur ses genoux, déglutit plusieurs fois, tousse puis s'éclaircit la gorge. Dans le vide de la station, le moindre son résonne avec une profondeur sépulcrale.

— Je crois qu'on m'a empoisonné, dit-il enfin dans un souffle. J'ai envie de vomir... pas vous ?

Nadia remonte le col du manteau sur ses épaules en avouant qu'elle a froid et très mal au crâne, mais qu'elle n'a pas la sensation d'avoir été intoxiquée. Alexis non plus, qui ne se plaint que de douleurs intermittentes dans les jambes.

Théodore se frotte le visage avec engourdissement.

— Alors c'est juste moi. Je croyais qu'on avait contaminé l'air, mais c'est juste moi.

Il respire fort puis prend appui sur le mur et se lève. Sa tête ballotte ; il vacille mais ne trébuche pas.

— Ça va... murmure-t-il pour lui-même.

Si Alexis a reculé d'un pas face à la grande taille de l'adolescent, Nadia reste immobile et l'étudie. Il est très maigre, Théodore, mais d'une maigreur élégante qu'on sent naturelle. C'est une longue tige à la peau pâle, marbrée de quelques cicatrices laissant penser qu'il a souffert d'acné. Des pommettes hautes et si saillantes que ses joues en paraissent creusées. Le regard enfoncé, préoccupé.

— T'as une bosse sur le front, lui fait-elle remarquer.

Le garçon y glisse les doigts puis acquiesce.

Les visages s'observent avec suspicion, chacun tentant de pénétrer les yeux des autres.

— Vous savez ce qu'on fait ici ?

Nadia soupire, désenchantée.

— J'espérais que t'aurais des réponses, mais visiblement...

— ... c'est pas le cas, achève Théodore, désolé.

Il contemple le plafond, se racle la gorge.

— J'ai pas retrouvé mon téléphone, reprend-il en fouillant de nouveau ses poches de façon machinale. Vous avez les vôtres ?

Alexis le scrute avec confusion tandis que Nadia souffle un « non » un peu boiteux, honteuse à l'idée d'avouer qu'elle n'a pas les moyens d'en posséder un.

— Je sais pas où je l'ai perdu, poursuit Théodore, désorienté.

Puis il enchaîne les questions d'une voix pâteuse : est-ce qu'ils se connaissent, tous les deux ? Est-ce qu'ils ont rencontré d'autres personnes ? Est-ce que cet endroit leur dit quelque chose ? Est-ce qu'ils ont vu des rames passer ?

Alexis et Nadia secouent la tête en chœur.

Théodore se frotte à nouveau le visage d'une main molle.

— J'arrive pas à réfléchir, j'ai le cerveau complètement brouillé...

Nadia resserre ses doigts sur les gros boutons du manteau. L'angoisse qui perlait en elle s'élargit dans le creux de son ventre.

— Et si on avait été kidnappés... ? lâche-t-elle à brûle-pourpoint.

Alexis se ratatine sur lui-même, se mord la lèvre avec terreur.

— Et si un gros salopard nous avait arrachés à nos familles, continue la jeune fille, et enfermés dans ce trou ?

Le regard de Théodore s'appuie sur elle, aussi fort que vulnérable.

Une branche d'arbre dénudée après la tempête.

Il se gratte l'arrière de la tête, pensif, puis se masse les paupières.

— J'ai l'impression que l'endroit est immense, déclare-t-il enfin. Pour moi c'est pas logique d'enfermer des gens dans un lieu aussi vaste.

Nadia lui rappelle alors qu'elle est la seule à porter un pyjama.

Qu'elle se sent terriblement *attaquable* sans la cuirasse de ses propres vêtements.

Théodore hoche la tête pour lui signifier qu'il comprend son ressenti.

— Mais on n'a pas le choix, conclut-il d'un ton qu'il voudrait bien plus solide, faut continuer à explorer les lieux.

— Pieds nus ? commente Nadia.

Le garçon fixe ses orteils puis hausse les épaules, apathique.

— J'ai pas retrouvé mes chaussures, je me souviens même pas pourquoi j'ai décidé de les enlever... j'avais la nausée alors je me suis assis... et vous êtes arrivés.

— Y A QUELQUE CHOSE LÀ-BAS ! crie Alexis qui s'est discrètement éloigné.

Les autres s'élancent aussitôt mais Théodore chancelle à deux reprises, la tête et le corps mous. Très vite, ils rejoignent le gamin perché sur une plateforme métallique qui trône à deux mètres d'eux. Ça pue le fruit pourri à plein nez.

— Mais comment t'es monté ? demande Théodore en avisant l'étendue d'eau croupie à ses pieds.

— Parle-lui plus fort, précise Nadia, tendue. Il entend rien, il a des appareils.

Théodore repose alors sa question avec davantage de puissance.

— C'est pas profond, répond Alexis en pointant le sol. J'ai juste traversé...

— Qu'est-ce que tu vois ? enchaîne Théodore tandis qu'Alexis s'approche du bord de la passerelle.

— Un tunnel...

— Tu vois l'intérieur ?

— Non, c'est tout effondré...

— Bon, d'accord, on va pas s'aventurer là-bas. Reviens, maintenant.

Alexis n'a pas fait trois pas que la structure tangué ; il se fige, les bras en croix et le regard exorbité. Nadia jette un cri bref, paume plaquée sur la bouche.

— Va au milieu, ordonne Théodore dans un geste lent.

L'enfant reste immobile, tétanisé.

— Va au milieu pour équilibrer le poids, répète Théodore en s'avancant jusqu'à frôler la vase.

Nadia s'est accroupie et subit la scène à travers l'éventail de ses doigts. Elle se met à transpirer ; son cœur accélère, déraille.

— Je suis bloqué... murmure enfin le gamin, au bord du sanglot. J'arrive pas à bouger...

Nadia se relève et pousse Théodore dans le dos vers la passerelle.

— MAIS FAIS-LE DESCENDRE, PUTAIN ! gueule-t-elle, à bout de nerfs.

Sous l'effet du coup, le garçon bascule en avant et la fange l'enrobe des pieds jusqu'aux chevilles. Il ferme les yeux de brèves secondes, le temps que son cerveau s'éclaircisse, puis remonte son jean sur ses mollets et progresse dans l'eau viciée. C'est gluant là-dessous, comme s'il se déplaçait sur des rouleaux de papier journal et des boules d'argile grasseuse. Lorsqu'il s'arrête au pied de la carcasse de fer, il tend le bras vers Alexis.

— Prends ma main, lui dit-il avec douceur.

Mais le gosse est paralysé.

Théodore teste la solidité de l'escalier puis grimpe deux marches.

— Attrape ma main, répète-t-il avec davantage de fermeté.

Saisi par l'aplomb de son sauveur, Alexis se penche ; leurs doigts se frôlent. C'est la première fois qu'ils se touchent. Le concret de la peau, la chaleur de la paume ; c'est infiniment réconfortant. Nadia les regarde descendre avec une immense précaution puis retraverser l'étang. Ensuite tous trois restent un long moment immobiles, assis par terre, hagards.

— Je comprends pas pourquoi j'ai eu peur, chuchote enfin Alexis. J'adore le trampoline et les tours de grande roue...

— Ce truc bougeait de partout, réplique Nadia, enlacée par ses bras. T'aurais pu te tuer.

L'enfant baisse les yeux sur ses jambes, penaud.

— Désolée, ajoute la jeune fille à l'intention de Théodore.

Il lui offre un signe de tête, magnanime, puis se frotte longuement le visage avant de retrousser la manche de son pull.

— 23 h 13, dit-il tout haut.

Nadia soulève les sourcils, stupéfaite.

— Mais qu'est-ce qu'on fout ici à cette heure-là ?

— T'es gaucher ? s'étonne Alexis.

— Non, pourquoi ?

— Tu mets ta montre au poignet droit.

Théodore hausse les épaules.

— Je l'ai toujours portée là.

Un nouvel éternuement secoue Nadia et brise cet instant d'accalmie. Alexis dénoue son écharpe et l'offre à la jeune fille.

— Ça va, soupire-t-elle, je vais quand même pas te dépouiller...

Mais le gamin secoue la tête, le bras tendu vers elle, alors elle saisit l'écharpe et le remercie d'un sourire bref. Puis ils se relèvent

tous et reprennent la marche, les vêtements mouillés et le malaise au bord du cœur.

Escortés par la faim et la soif qui leur creusent le ventre et leur chargent la langue.

La peur qui les talonne en ricanant, doucement, doucement.

L'espoir qui s'amenuise à chaque intersection.

Puis la surprise face à un duo de wagons couchés sur le côté.

Barbouillés de graffitis agressifs, vitres éclatées, les deux blocs vert et blanc ont perdu de leur élégance.

— On va voir dedans ? propose Alexis.

Nadia se braque.

— Non, ça suffit les conneries, vous restez ici.

De toute façon, ils ne peuvent pas les inspecter, les deux géants meurtris. Il faudrait pour cela qu'ils grimpent pour atteindre l'une des fenêtres et s'introduire à l'intérieur. Elle les mordrait en plus, la garce, avec ses dents de verre souillé.

— On se barre, grimace Nadia en apercevant un oiseau mort dont ne subsiste qu'un fouillis de plumes froissées.

Elle se faufile à côté des wagons et l'exploration se poursuit, désespérante.

Ici un casque de chantier tapissé de boue séchée, là un extincteur déformé qui menace d'exploser à tout instant et les fait accélérer. Quelques pas plus loin, un couteau au manche à moitié effrité que Théodore ramasse.

— Il coupe encore ? demande Nadia.

Le garçon glisse la lame contre son jean.

— Pas vraiment, mais ça servira à nous défendre.

Puis il cale l'objet dans son dos, sous sa ceinture.

— Y a des gens, souffle Alexis, indiquant d'un doigt fébrile une couverture râpée.

Tous se rapprochent.

Près du tissu marron traînent de nombreuses cannettes écrabouillées. L'armature d'un caddie ainsi qu'une laisse pour chiens dont le cuir a été rongé.

— Ça sent pas bon, tout ça, commente Nadia en respirant plus fort.

— On fait quoi... ? balbutie le gamin.

Théodore inspire profondément.

— On continue.

— Et si on tombe sur des tarés dangereux ? oppose Nadia.

— On sait même pas s'ils sont plusieurs.

L'adolescente roule des yeux, agacée.

— Mais *si* on tombe sur des tarés dangereux ?

Le garçon ouvre la bouche, hésite un instant.

— À mon avis, ils sont aussi perdus que nous, dit-il enfin avant de désigner le cimetière de sodas broyés. Et ils ont de la nourriture.

Puis un cliquètement retentit, évoquant un verrou qu'on tire.

— C'était quoi, ça... ? chuchote Nadia en se figeant.

Alexis n'a rien perçu mais Théodore se retourne, les muscles contractés. Un deuxième son offense le vide, comme une vieille chaudière expulsant de l'air. Plus personne n'ose respirer ni même remuer un cil.

— J'entends plus rien, soupire le garçon, dépité.

Le sentiment d'abandon est vertigineux.

Alexis agrippe les doigts de Nadia et les couloirs froids succèdent à d'autres couloirs plus froids encore. Ils contournent des morceaux de bancs brisés, enjambent d'autres cadavres d'oiseaux et de petits

animaux impossibles à identifier, croisent des tournevis, des scies et plusieurs outils délabrés qu'ils ne reconnaissent même pas. Des plots de signalisation oubliés devant un panneau jaune indiquant : **NE PAS OUVRIR – EN CHARGE**. Une seconde pancarte **SOUS TENSION** qui surnage dans une mare de liquide brun à côté d'un soulier. Une odeur de terre mêlée de fumier leur râpe la gorge.

— Attention à vos têtes, prévient Théodore lorsqu'ils débouchent dans un couloir au plafond très bas.

Des fils électriques pendent tels des serpents prêts à frapper. Une boîte à fusibles les menace, gâtée par la rouille. Un chalumeau défiguré par l'oxydation les regarde passer, orphelin. Puis une série d'escaliers les mène à un nouveau quai et l'espoir reprend de l'éclat.

Un espoir qui s'affaisse dès que la station leur présente son visage miséreux.

Elle non plus ne porte aucun nom.

Tout est laid, anonyme, absurde.

— C'est une blague, balance Nadia, au bord du sanglot.

Théodore tend instantanément la main vers elle.

— Faut qu'on reste calmes...

L'adolescente fait aussitôt un pas de côté avant que les doigts du garçon ne l'effleurent. Théodore baisse la tête, décontenancé, tandis qu'Alexis se rapproche des rails, se penche et observe les deux côtés du tunnel.

— Faut pas qu'on se décourage, continue Théodore. Faut qu'on réfléchisse ensemble.

— Ça fait des plombs qu'on réfléchit, lui crache Nadia, à bout de nerfs.

— Moi je vais voir de ce côté, annonce Alexis en descendant sur les rails.

Théodore se hâte vers le quai malgré la faiblesse de son corps et cramponne le bras du gamin avec mollesse.

— Non, reste ici, t'es trop petit, t'éloigne pas de nous.

Alexis se renfrogne.

— Mais j'ai 11 ans !

Théodore l'observe avec étonnement, désarçonné.

— T'as 11 ans ?

— Oui...

— Ça m'a fait drôle aussi, intervient Nadia en remontant l'écharpe sur son cou.

— Bon d'accord, consent Théodore, mais tu continues à nous parler en marchant.

Et pendant que le garçon reprend le chemin des rails et s'enfonce dans le souterrain en marmonnant « Je marche, je marche », Théodore remonte sur le quai et se frotte les paupières pour réveiller son cerveau englué.

— Il faudrait qu'on trouve un plan du réseau, déclare-t-il en rouvrant les yeux. Qu'on comprenne où on va et comment ce labyrinthe est construit.

Nadia affiche un air soucieux.

— On n'est pas à Paris ?

Théodore soupire par le nez.

— En tout cas, on n'est pas dans *mon* Paris.

L'adolescente observe les murs vétustes, infectés par l'humidité, et retient un frisson.

— Je marche encore, lance Alexis.

Théodore ébauche quelques pas désordonnés, dodelinant de la tête.

— On a croisé une passerelle, rappelle-t-il, des casques de sécurité, des tas d'outils rouillés... donc les ouvriers qui travaillaient ici devaient bien avoir un plan...

Nadia le dévisage puis sursaute lorsque Alexis gueule :

— LES RAILS S'ARRÊTENT !

Elle se précipite vers le rebord du quai, descend et s'avance vers le gamin dont la silhouette au loin ressemble à une branche délicate. Alexis se met à brailler plus fort :

— C'EST FERMÉ, Y A UN GRAND MUR DE BRIQUES ! ON PEUT PAS SORTIR PAR LÀ !